

Cahier d'exposition

# Mémoires

24 septembre 2021

> 18 décembre 2022

Historial de la  
Grande Guerre  
Péronne & Thiepval

Comment  
la Première  
Guerre mondiale  
a bouleversé  
notre rapport  
à la mémoire ?

**HISTORIAL**  
**H** de la  
Grande Guerre  
Péronne - Thiepval | Somme

# Som mai re

- 03** **Edito**
- 04** **Mémoire et Identité : quelle identité ?**  
Olivier Dhilly
- 06** **Mémoire et défiguration**  
Christine Moroni, Sophie Delaporte
- 08** **La mémoire de l'occupation de la France par les troupes allemandes (1914-1918)**  
Philippe Nivet
- 10** **Les vecteurs de mémoire et le centenaire de la Première Guerre mondiale**  
Elisa Marcobelli
- 12** **Les ruines de la Première Guerre mondiale**  
Stéphane Michonneau
- 14** **Le fonds d'archives de la société Gaudier-Rembaux : un aperçu du commerce de l'art commémoratif d'après-guerre**  
Marie-Pascale Prévost-Bault
- 16** **La place du monument aux morts aujourd'hui et demain**  
Martine Aubry
- 18** **Les supports qui contribuent à construire la mémoire, l'exemple de l'application Ici Avant**  
Christine Aubry

**Encart rose** **Exposition Vest Pocket Memories**  
Deux dames en van

**Exercer sa mémoire**

**Encart vert** **Plan de l'exposition Mémoires**



# Édi to

## Qu'est-ce que la/les mémoireS ? Comment la Première Guerre mondiale a-t-elle changé notre rapport à la mémoire ?

MémoireS et Histoire coexistent dans des équilibres subtils et fragiles.

L'histoire doit tendre à l'objectivité en œuvrant à la connaissance factuelle du passé. La mémoire - individuelle ou collective - est plus subjective, évolutive, malléable, relative.

La coexistence des Mémoires passe par une Histoire en dialogue, dans des visions comparées.

Enjeu primordial pour faire société, cette approche entend apaiser, dépasser conflits et traumatismes, conjuguer diversité des regards et tolérance.

Face aux traumatismes de la Grande Guerre, à la mort de masse, la notion de mémoire collective s'est affirmée. Comment a-t-elle changé le rapport collectif à la mémoire, avec ses commémorations, ses mémoriaux et monuments aux morts ? Quels sont les mécanismes de la mémoire ?

Ces questions sont ici abordées de façon transdisciplinaire.

**Hervé François, Directeur de l'Historial  
de la Grande Guerre**

# Mémoires et identité :

La modernité dans son origine et ses développements n'a cessé de mettre en avant la question de l'identité. La mondialisation, l'accélération de notre monde contemporain qui peuvent donner un sentiment de perte, ont fini par la rendre centrale, qu'elle soit abordée de manière individuelle ou collective. Savoir qui l'on est, savoir se définir, savoir d'où l'on vient, savoir ce qui nous rassemble et nous constitue... s'impose comme une exigence et comme le savoir le plus essentiel. Mais de quoi parle-t-on vraiment quand on parle ainsi d'identité, pourquoi cette question a-t-elle pu prendre une telle place accompagnée parfois de dérives séduisantes et dangereuses ? Car le discours identitaire peut rapidement se faire exclusif et nourrir des comportements de rejet de l'autre. Force pourtant est de constater que sans identité, nous serions réduits à être « des voyageurs sans bagages », tel le personnage d'Anouilh<sup>1</sup> qui, ayant perdu la mémoire à la suite de la Première Guerre mondiale, est incapable d'établir et de construire des relations avec autrui.

Toute la difficulté réside alors dans le flou que recouvre cette notion. En effet, nous le saisissons aisément à propos de l'identité personnelle puisque deux questions fondamentalement différentes y renvoient : « Que suis-je ? » et « Qui suis-je ? »<sup>2</sup>. La première nous conduit à rechercher un substrat stable, inchangé et essentiel, la seconde nous oriente vers la possibilité de nous identifier à une pluralité d'expériences vécues. Or, l'expérience nous montre bien que quand nous cherchons, à propos de nous-mêmes, une substance qui demeure identique et stable, nous ne la rencontrons jamais<sup>3</sup> sinon à l'inventer, à opérer un tri dans ce que nous avons vécu pour ne choisir de garder que ce qui nous satisfait.

Répondre à la question « Qui ? », au contraire, ce n'est alors plus être à la recherche d'une substance extérieure à toute dimension temporelle, ce n'est pas rechercher un « même » qui ne change pas, c'est au contraire, être renvoyé à sa propre histoire dans sa totalité, sans tri, sans sélection, sans ces artifices qui consistent à travestir la réalité au nom d'une identité stable fantasmée, c'est se raconter.

---

<sup>1</sup> Anouilh, *Le voyageur sans bagages*, 1937.

<sup>2</sup> On peut voir cette opposition dans la tradition philosophique entre l'interrogation de Descartes et celle de Montaigne.

<sup>3</sup> C'est la critique que le philosophe David Hume fera à Descartes qui affirme que j'existe comme un moi substance stable, le cogito.

Cette confusion entre deux approches de l'identité n'est pas sans dommages : combien de pouvoirs politiques ont ainsi passé leur temps à refaire l'histoire pour construire une certaine identité imaginaire au service d'une idéologie, imposant alors une histoire officielle, laissant de côté les morts et les vaincus, oubliant les ruines sur lesquelles le présent est construit. S'il faut penser l'identité c'est alors à travers la mémoire et une dimension temporelle.

S'impose alors l'exigence de se confronter aux mémoires qui constituent notre histoire, là où le cataclysme de la Première guerre mondiale, comme le souligne Walter Benjamin<sup>4</sup>, a d'abord rendu la transmission impossible. Dans *Expérience et pauvreté*, il témoigne ainsi du fait que de nombreux soldats sont rentrés silencieux, incapables de rendre compte de ce qu'ils avaient vécu parce qu'aucune expérience avec ceux qui étaient restés ne pouvait être partagée. Cette impossibilité du récit ne fera d'ailleurs que se répéter de manière amplifiée, au retour des camps à l'issue de la Seconde Guerre mondiale<sup>5</sup>.

Et pourtant, de ce passé, nous sommes aussi les héritiers. Il ne s'agit donc pas uniquement de le commémorer avec drapeaux et fanfares, puisqu'on ne commémore bien souvent avant tout que des victoires, mais il s'agirait avant tout de lui donner la force d'un testament enfoui sous les monuments officiels, là où c'est toujours le pouvoir officiel qui décide du sort des morts comme a si bien su nous le montrer Sophocle en opposant Créon à Antigone<sup>6</sup>. Cela implique alors de regarder en face toutes les traces, toutes les ruines et de se confronter à toutes les mémoires sans lesquelles l'identité n'est qu'une construction artificielle et alors bien souvent dangereuse.

Il ne faut donc pas se méprendre sur cette notion d'identité qui comporte toujours le risque de travestir l'histoire en opérant un coup de force réductionniste sur la mémoire, détournant ainsi chacun du présent réellement vécu qui seul permet de changer le cours de l'histoire. Et c'est seulement peut-être alors en se tournant aussi vers la souffrance des vaincus, vers la singularité des expériences vécues, en redonnant un nom là où la guerre de masse a tué des anonymes, donc en laissant leurs places aux mémoires plurielles, que peuvent être évités le *continuum* ou la répétition de la catastrophe à laquelle la construction idéologique et artificielle de la notion d'identité bien souvent participe comme l'histoire récente n'a fait que le montrer.

**Olivier Dhilly**

# quelle identité ?

<sup>4</sup> Walter Benjamin, critique, philosophe allemand (1892-1940).

<sup>5</sup> Cf. Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1947.

<sup>6</sup> Une lecture possible d'Antigone de Sophocle permettrait de saisir en quoi elle refuse, face à Créon qui incarne le pouvoir politique, que ce dernier décide du sort des morts en les condamnant à l'oubli et par là-même à une deuxième mort.

# Mémoires et défiguration

**L**e visage, et plus exactement la perception de son propre visage ainsi que la perception du visage des autres ou encore la perception de notre visage par les autres, est une thématique au centre de nombreux travaux menés dans plusieurs domaines de la psychologie dont la psychologie cognitive, sociale ou encore la psychopathologie. Cela s'explique par le fait que le visage est impliqué dans un grand nombre de nos comportements dont nos comportements sociaux.

Les études menées en psychologie cognitive ont identifié des modèles décrivant les étapes cognitives permettant de reconnaître que ce que l'on perçoit, parmi tout ce qui nous entoure, est un visage et non pas un objet, un instrument de musique ou un paysage. Ces modèles nous indiquent que pour reconnaître qu'une information visuelle est un visage, il faut procéder à une analyse des traits visuels, les recomposer en un tout et former alors une représentation mentale qui sera identifiée comme étant le visage de son enfant.

Des lésions cérébrales provoquées notamment par des accidents vasculaires cérébraux, des tumeurs cérébrales ou encore des commotions cérébrales peuvent affecter ces étapes cognitives et provoquer un trouble neuropsychologique appelé la prosopagnosie. Celle-ci se caractérise par l'incapacité à reconnaître les visages : celui de personnes célèbres, de personnes familières voire même son propre visage. Ce trouble peut également survenir suite à un développement atypique du cerveau expliquant que nous ne traitons pas tous les visages avec la même aisance.



**Photographie montrant une délégation de mutilés français en 1919, collection Historial de la Grande Guerre**

Il existe d'autres troubles de la reconnaissance des visages. Par exemple, on peut, en regardant le visage de son conjoint, être persuadé que ce n'est pas lui mais son sosie (syndrome de Capgras). Ou bien, reconnaître dans toutes les photographies de visages connus ou non, son conjoint alors que ce n'est pas lui (syndrome de Fregoli).

Ne pas reconnaître le visage de ses congénères est responsable d'une gêne sociale majeure. Selon certains auteurs, la reconnaissance du visage des autres mais également de son propre visage joue un rôle déterminant dans le soi social, c'est-à-dire le soi de l'individu qui se reflète dans les yeux et dans l'esprit des autres. La perception et la reconnaissance de son propre visage ont été étudiées plus récemment. Il semble que lorsque nous devons reconnaître notre propre visage l'exploration visuelle se concentre sur le bas du visage alors que lorsque nous devons traiter le visage de nos congénères, on explore la partie haute du visage en se concentrant sur un triangle formé par les yeux et le nez. Ce type d'exploration est d'ailleurs altéré chez les personnes souffrant d'un trouble du spectre autistique.

Outre le soi social, la reconnaissance de son visage dans un miroir participe, avec d'autres éléments comme nos connaissances autobiographiques, à l'élaboration de l'identité personnelle de chacun.

Compte tenu de l'ensemble de ces éléments, nous pouvons nous interroger sur les potentielles difficultés rencontrées par les « gueules cassées » revenues de la première guerre. Leurs blessures au visage pouvaient être, par ailleurs, associées à une commotion cérébrale perturbant d'avantage encore les processus cognitifs assurant la perception du visage, la mémoire et l'identité de la personne.

**Christine Moroni**



**Paire de lunettes fixée sur une prothèse de nez et d'œil, destinée à un soldat britannique, collection Historial de la Grande Guerre**

## **LES DÉFIGURÉS DE GUERRE**

Dans tous les témoignages recueillis de défigurés de guerre, dans tout le discours associatif des « gueules cassées », dans toutes les générations de blessés de guerre au visage on ne trouve trace de l'énoncé d'une mémoire du visage perdu.

La mémoire des défigurés de guerre se cristallise sur l'atteinte faciale, rapportant de manière très précise les circonstances de la blessure reçue et sur les étapes de la reconstruction d'un nouveau visage. À la mémoire de la défiguration se superpose celle des combats et plus spécialement, l'expérience de la rencontre avec la mort, celle des camarades et la sienne propre.

Au fil du temps, le trauma psychique a pris le pas sur l'atteinte faciale. Le récit de l'expérience de la blessure faciale semble surdéterminé par les différentes rencontres de l'ancien combattant mutilé au visage avec la mort, donnant à voir une autre blessure, celle-là non visible.

C'est le cas de Jean Lequertier, ancien combattant d'Indochine et d'Algérie<sup>7</sup>. Au cours de mes entretiens avec ce dernier, jamais il n'a mentionné la perte de son visage d'avant ni de difficultés relationnelles ou psychologiques liées à la défiguration. Par contre, son épouse se plaignait de ses cauchemars, plus de soixante ans après les événements.

Pour les défigurés de guerre, la mémoire de l'autre visage, celle de l'atteinte et de la reconstruction ont été dépassées par celle des combats, laissant les survivants aux prises avec leurs réminiscences, celle de leur expérience avec la mort.

**Sophie Delaporte**

---

<sup>7</sup> J'ai interrogé Jean Lequertier en 2010 et en 2013. Ce dernier s'est éteint le 23 novembre 2020 à l'âge de 94 ans. Il s'était installé depuis peu avec son épouse à l'EHPAD des gueules cassées, à la Valette-du-Var. Sur Jean Lequertier, voir *Visages de guerre*, Paris, Belin, 2017, 304 p.

# La mémoire de l'occupation de la France par les troupes allemandes (1914-1918)

**E**ntre 1914 et 1918, dix départements français sont occupés par les troupes allemandes, totalement pour le département des Ardennes, partiellement pour neuf autres départements du Nord et de l'Est (Nord, Pas-de-Calais, Aisne, Oise, Somme, Vosges, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Marne).

Avant même que cette occupation ne prenne fin, les Français qui la subissent ont conscience de la singularité de leur expérience de guerre et veulent en conserver la mémoire, pour eux-mêmes et pour leur famille, en écrivant leur journal. Une diariste vosgienne, Clémence Martin-Froment, qui vit dans le village de Lubine, expliquera ainsi écrire ses cahiers pour ses frères mobilisés : « Le seul sentiment qui m'a inspiré de faire mes cahiers, c'est de pouvoir intéresser mes frères que j'aime comme mon enfant et qui, je le devinais, devaient infailliblement être touchés par la mobilisation. Lorsqu'ils viendront me voir, ils seront heureux de lire la vie que nous avons menée pendant la guerre ». L'écriture d'un tel journal n'est pas sans danger en cas de saisie par les Allemands, comme en a conscience Marie Masquelier, de Lys-les-Lannoy (Nord) qui écrit le 27 février 1916 : « Des affiches défendent de conserver des écrits hostiles à l'Allemagne imprimés ou écrits depuis la guerre. Si l'on trouvait mon journal je pourrais me préparer à la mort ! ». Toutefois, nombreux sont les hommes et les femmes, de différents milieux sociaux, à noter, parfois au quotidien, ce qu'ils vivent, ce qu'ils observent, ce qu'ils ressentent pendant cette occupation : l'imposition de l'ordre allemand, les brutalités, le travail forcé, les perquisitions, mais aussi, parfois, les relations qui se détendent entre occupants et occupés et les services réciproques. Citons Eugénie Deruelle, de Sains-Richaumont (Aisne), Bernadette Colin, de Lusse (Vosges), Henriette Thiesset, de Ham (Somme), Clémence Leroy, d'Écourt-Saint-Quentin (Pas-de-Calais), Pierre Malicet, magistrat à Péronne (Somme), David Hirsch, commerçant à Roubaix (Nord), Albert Denisse, dit Pabert, brasseur à Étreux (Aisne), Rigobert Faÿ, principal du collège Turenne de Sedan (Ardennes)... Ces journaux seront un vecteur de la mémoire de l'occupation dans les familles qui les conservent, et parfois même au-delà, puisque certains sont publiés dès l'entre-deux-guerres, comme les *Cahiers noirs* de la Lilloise Delahaye-Théry en 1934.



Portrait de  
Louise de  
Bettignies,  
collection  
publique



**Monument aux fusillés de Lille, inauguré en 1929**

Après la libération du territoire et l'armistice, les autorités civiles et religieuses lancent des enquêtes afin de conserver la mémoire de ce qui s'est passé en territoire occupé. Le 18 février 1919, l'inspecteur d'académie de la Meuse demande aux maîtres d'école du département de lui adresser, pour le mois suivant, un mémoire retraçant leur existence pendant l'occupation allemande. Au même moment, Mgr Julien, évêque d'Arras, de Boulogne-sur-Mer et de Saint-Omer demande aux prêtres des paroisses qui avaient été occupées de rassembler des éléments sur l'attitude des Allemands vis-à-vis des autorités et des habitants, sur la vie paroissiale pendant l'occupation et sur les modalités de l'évacuation. Une telle démarche est également engagée au printemps 1920 par le recteur Georges Lyon, à la tête de l'académie de Lille qui comprenait alors les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et des Ardennes. Les résultats de l'enquête, composée de six questions générales et de sept questions traitant plus spécifiquement des rapports de l'autorité allemande avec la population scolaire, devaient être présentés lors de l'Exposition internationale de Lille de l'été 1920 puis remis à la Bibliothèque de la Guerre, ancêtre de l'actuelle bibliothèque « La Contemporaine » de Nanterre, où ils se trouvent toujours.

Des traces de l'occupation subsistent dans le paysage du territoire occupé, comme le monument allemand du cimetière Saint-Charles, à Sedan. De nouveaux monuments, érigés dans les années 1920 et 1930, sont également des vecteurs de cette mémoire de l'occupation et de ses souffrances. Un bas-relief du monument aux morts de Noyon (inauguré en 1925) représente la prise d'otages civils du 29 septembre 1914, tandis que sur celui de Lille (inauguré en 1927) « les captifs » entretiennent la mémoire des déportations qu'ont subies les occupés. Afin de procéder à la « reconstruction morale » des territoires occupés, un accent particulier est mis sur la mémoire des activités résistantes. En 1924 est inauguré à Valenciennes le monument à l'abbé Augustin Delbecque, curé de Maing, exécuté par les Allemands en septembre 1914 pour s'être rendu à Dunkerque afin d'y rechercher des renseignements relatifs aux

hommes mobilisables. Le monument aux fusillés, dû au sculpteur Félix-Alexandre Desruelles, est inauguré à Lille en 1929, au débouché des boulevards Vauban et de la Liberté. Il montre les figures debout de Jacquet, Deconinck, Maertens et Verhulst, exécutés le 22 septembre 1915 pour leur rôle dans un réseau de renseignements pour les Alliés et d'évasion pour les soldats, le jeune Léon Trulin, fusillé le 8 novembre 1915, gisant à leurs pieds. Le nom d'Eugène Jacquet est également donné à des rues de Lille, de Marcq-en-Baroeul et de Compiègne, sa ville natale. La mémoire de Louise de Bettignies et du réseau Alice est particulièrement entretenue. Le livre d'Antoine Rédier, *La guerre des femmes*, évocation de Louise de Bettignies, connaît plusieurs éditions dans les années 20, en particulier sous forme de « livre de prix » pour les écoliers. Un monument à Louise de Bettignies dû au sculpteur Maxime Réal del Sarte est inauguré à Lille en 1927. En décembre 1937 sort le film *Sœurs d'armes*, de Léon Poirier (1884-1968), réalisateur de *Verdun, visions d'histoire*, avec Jeanne Sully dans le rôle de Louise de Bettignies et Josette Day dans celui de Léonie Vanhoutte. Un livre rassemblant les dialogues d'Antoine Rédier et des photographies du film est édité à cette occasion.

Malgré les multiples vecteurs qu'elle a pris (journaux intimes, livres, films, monuments, noms de rues...), la mémoire de cette occupation restera largement circonscrite aux territoires qui l'ont subie, les populations occupées rejoignant rapidement les « oubliés de la Grande Guerre » dans le reste du pays. Envahissant de nouveau la France en 1940, les Allemands souhaiteront toutefois l'effacer en détruisant le monument aux fusillés de Lille, qui sera ensuite reconstruit. Quelques décennies plus tard, c'est au tour des Français de menacer le monument allemand du cimetière de Sedan, véritable « lieu de mémoire » de l'occupation, qui sera finalement préservé et restauré.

### Philippe Nivet



**Monument aux morts de Lille « les captifs », inauguré en 1927**

# Vecteurs de mémoire

La mémoire historique conserve des représentations d'événements, de personnes, de situations ou d'objets passés (donc de faits historiques). Elle est toujours médiée, car pour devenir mémoire, le fait historique doit être raconté. Grâce à la narration, elle est légitimée par le discours public, tandis que ce que la communauté ne reconnaît pas reste silencieux.

Les vecteurs de mémoire sont des objets, physiques ou intellectuels, qui servent de lien entre le passé et la génération actuelle. Ils sont chargés de messages différents, en fonction de la période historique et des objectifs politiques qu'ils servent.

La mémoire historique est depuis longtemps la préoccupation des institutions nationales. Les États modernes se sont chargés de la relater au moyen de monuments, de plaques, de commémorations et de discours, et de promouvoir son intériorisation par les citoyens par le biais des institutions éducatives (des manuels scolaires aux récits des musées). Les médias s'ajoutent à ces moyens depuis des décennies. Ces dernières années, certaines initiatives en ligne (notamment certaines opérations de préservation des sources) ont fait d'internet un outil à part entière capable de contribuer à la construction et à la préservation de la mémoire.

Le centenaire de la Première Guerre mondiale s'est appuyé en grande partie sur des vecteurs de mémoire déjà utilisés dans le passé, en les retravaillant par rapport aux circonstances historiques et politiques contemporaines et en les chargeant ainsi, dans la plupart des cas, de nouveaux messages. En effet, la mémoire a besoin d'être sollicitée régulièrement et doit être adaptée au contexte historique, social et politique.

Un exemple frappant est celui des monuments aux morts, dont un grand nombre a été érigé en France dans les années qui ont suivi la fin de la guerre (35 000 entre 1920 et 1925). Près de cent ans plus tard, de nouveaux monuments aux morts voient encore le jour. Ce qui a changé, c'est leur signification : ils sont porteurs de valeurs différentes. Le plus spectaculaire des

nouveaux monuments aux tués de la guerre est l'Anneau de la mémoire de Notre-Dame-de-Lorette, construit à l'occasion du centenaire : il ne s'agit plus d'une œuvre célébrant les victimes d'une nation donnée mais, pour la première fois, d'un monument dédié à tous ceux qui sont tombés sur un certain front, ici il s'agit de celui du Nord Pas-de-Calais, sans distinction d'origine nationale, de grade, de religion... L'Anneau énumère par ordre alphabétique le nom et le prénom des 579 606 soldats tombés entre 1914 et 1918 sur ces 90 km de front. Il a été inauguré par François Hollande le 11 novembre 2014 (une date hautement symbolique d'un point de vue mémoriel, mais purement conventionnelle, car elle ne célèbre le centenaire d'aucun événement) et est pensé comme un symbole fortement européen.

Les célébrations subissent le même sort. La commémoration du centenaire du début de la bataille de Verdun est devenue, depuis la visite de Kohl et la célèbre poignée de main avec Mitterrand en 1984, une manifestation de l'amitié franco-allemande. En 2016, Hollande et Merkel, présents à Verdun, étaient ainsi investis d'une double fonction mémorielle : souvenir du conflit, oui, mais aussi célébration renouvelée de l'amitié entre les deux pays qui se sont affrontés sur ces terres. Cette dernière s'inscrit, d'ailleurs, dans un parcours plus large mêlant la symbolique de la réconciliation franco-allemande et la mémoire de la guerre, qui a débuté avec la visite d'Adenauer et de Gaulle à Mourmelon et Reims en 1962.

Les vecteurs de mémoire largement utilisés lors du centenaire ont également été les expositions, les conférences « grand public » et les congrès, ainsi que les publications, tant scientifiques que de divulgation ou divertissement (comme les romans), qui ont donné une continuité temporelle à l'effort mémoriel du centenaire : en effet, il y a eu une véritable floraison de ces initiatives qui se comptent par milliers rien qu'en France (pour citer quelques chiffres : entre 2012 et 2019, il y a eu en France au sujet de la Grande Guerre : 219 congrès, 1 725 conférences « grand public », 2 300 livres publiés, 1 474 expositions...).

Les médias ont également joué un rôle mémoriel important. Il s'agit parfois d'un rôle institutionnel, comme par exemple dans la rediffusion des différentes célébrations officielles.

Ils ont aussi joué un rôle de divertissement, sans oublier d'embrasser un discours plus scientifique : les historiennes et historiens de la Grande Guerre ont été appelés d'innombrables fois à intervenir à la radio et à la télévision, ou à écrire dans les journaux. En outre, de nombreux documentaires ont été produits et proposés au public (parmi lesquels, celui qui a eu le plus de succès est sans doute *Apocalypse*, fort de l'opération de coloriage de séquences d'époque).

Enfin, la création des différents portails en ligne et la numérisation de fonds documentaires, ce qui a permis à quiconque le souhaite d'accéder à diverses données sur les combattants ou à différentes archives, faisant ainsi de ces outils en ligne des vecteurs de mémoire.

Il se doit de mentionner la base des données des Morts pour la France de la Première Guerre mondiale et la Grande Collecte, opération nationale appelant les particuliers à présenter leurs papiers familiaux aux institutions partenaires de l'événement en vue de leur numérisation et mise en ligne, mais aussi les opérations de numérisation, entreprises par divers centres d'archives, de leurs fonds portant sur la Grande Guerre.

**Elisa Marcobelli**



**Photographie montrant des soldats portant le cercueil du soldat inconnu quittant le Panthéon pour l'Arc de triomphe, 11 novembre 1920, collection Historial de la Grande Guerre**



**Livre illustré pour enfant retraçant la chronologie du conflit sur un ton patriotique et moralisateur où le kaiser est tenu responsable de toute la guerre. Vers 1930, collection Historial de la Grande Guerre**



**Photographie du Serment de la paix et de la veillée funèbre de 100 000 anciens combattants devant l'Ossuaire de Douaumont, 13 juillet 1936, collection Historial de la Grande Guerre**

# et centenaire de la Première Guerre mondiale

# Les ruines de la Première Guerre mondiale

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE A ÉRIGÉ LES RUINES DE GUERRE EN ICÔNE DES CONFLITS CONTEMPORAINS. CETTE CONSÉCRATION MARQUE PROFONDÉMENT LES SOCIÉTÉS D'APRÈS-GUERRE, PARFOIS LONGTEMPS APRÈS QUE LES ARMES ONT CESSÉ DE TONNER.



Photographie montrant des automobiles pour visites guidées dans la ville de Reims en ruines, non datée, collection Historial de la Grande Guerre



Affiche publicitaire de la Compagnie du chemin de fer du Nord, 1921, France, collection Historial de la Grande Guerre

## LES RUINES DE GUERRE, UNE PASSION RÉCENTE

Le goût montant de la représentation des ruines date au moins du XVIII<sup>e</sup> siècle et le romantisme a souvent mis en scène la découverte de ruines anciennes créées par le temps. Mais à cette époque, la ruine de guerre attire peu le regard.

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle inaugure une nouvelle sensibilité pour les vestiges de la destruction. Après la Commune (1871), les bâtiments incendiés par les Communards fascinent à tel point qu'on suggère alors de les conserver pour faire de Paris une nouvelle Rome. Si les ruines de guerre frappent les consciences des contemporains, l'idée de les conserver reste toutefois exceptionnelle. Les représentations par le dessin ou la photographie sont les seuls moyens envisagés pour les monumentaliser. La passion pour les ruines est donc bien affirmée dans la culture occidentale, avant même que n'éclate la Première Guerre mondiale.

## 1914-1918 : LE TRIOMPHE DES RUINES

L'ampleur des destructions subies par la France et la Belgique n'est pas étrangère à la place désormais prépondérante que les ruines de guerre occupent dans les imaginaires. C'est la puissance nouvelle de l'artillerie qui permet l'arasement de places fortes et de villes entières, comme Ypres, Verdun, Arras, etc.

Montrer la ruine devient très tôt un objet de propagande, afin de dénoncer la « barbarie » de l'ennemi. Dès le mois d'août 1914, l'invasion de la Belgique offre l'occasion de diffuser à grande échelle des clichés des destructions dans les journaux illustrés de l'époque, notamment *L'illustration*. Côté français, la création du Service photographique des Armées en 1915 témoigne de la volonté de consigner le coût de la guerre. Dans les premiers récits oculaires de la guerre, les ruines ne sont pas encore au centre des descriptions des témoins mais leur présence obsessionnelle ne tarde pas à s'imposer de toute part.

L'usage politique des ruines est intense de part et d'autre du front occidental. La destruction intentionnelle par les Allemands

de hauts-lieux de culture pouvant affecter durablement l'esprit combatif de l'adversaire n'est pas rare, comme la Bibliothèque de Louvain en août 1914, la cathédrale de Reims en septembre 1914 ou le beffroi d'Arras en octobre de la même année. La destruction de la cathédrale de Reims est l'objet, de la part des Français, d'une instrumentalisation massive où s'opposent de manière caricaturale la civilisation et le patrimoine national à la *Kultur* allemande. Le message n'a cessé d'être martelé sur tous les tons et sert la cause des Alliés dans les pays encore neutres, comme les États-Unis au début du conflit, les Pays-Bas ou l'Espagne.

C'est à partir de cet événement que les ruines s'érigent au centre des représentations de la guerre, bien plus que les tranchées par exemple. La vision stéréotypée, voire exagérée, des destructions contribue à faire des ruines les témoins de la violence tout autant que l'incarnation de la résistance et des souffrances endurées. Leur personnalisation évoque de manière métaphorique les atteintes aux corps déchirés des combattants que l'on ne montre jamais.

## CONSERVER LES RUINES ?

Très tôt, l'armée française affirme son souci de répertorier les traces des destructions subies sur le territoire : il s'agit de constituer un fonds d'archives qui fera preuve dans le procès de l'Allemagne. L'intention est également historique, afin de faire état des étapes de la destruction en vue de la reconstruction et du classement des vestiges par la Commission des dommages de guerre. Dès 1915, la question de la préservation des ruines se pose : les spécialistes hésitent entre nécessité de reconstruire et volonté de conserver la mémoire de la guerre.

Même si l'idée fait désormais consensus, sa réalisation heurte les intérêts des populations locales et présente des difficultés d'ordre technique considérables. En 1917, la Commission des vestiges et souvenirs de guerre poursuit cette réflexion mais rabat des ambitions de départ : le coût exorbitant de l'entretien des ruines, l'état avancé de destruction de certains édifices, les contraintes liées aux visites touristiques tendent à réduire le nombre des projets à quelques édifices isolés. Au Parlement, la « religion des ruines » est remise en question parce qu'elle ne correspond pas au nécessaire sursaut national dont le pays a besoin après la guerre. Par contraste, les ruines isolées doivent surtout souligner la vigueur de la reconstruction : elles sont comme les points d'origine d'une époque nouvelle.

---

<sup>8</sup> Nicholas BULLOCK, Luc VERPOEST, *Living with history 1914-1964: Rebuilding Europe after the First and Second World Wars and the Role of Heritage Preservation*. Leuven, Leuven University Press, 2011.  
Hugh CLOUT, *After the Ruins, Restoring the Countryside of Northern France after the Great War*, Exeter, University of Exeter Press, 1996.  
Emmanuelle DANCHIN, *Le temps des ruines, 1914-1921*, Rennes, PUR, 2015.  
Thomas W. GAETGENS, *La cathédrale incendiée*. Reims, septembre 1914, Paris, Gallimard, 2018.  
Yann HARLAUT, *La Cathédrale de Reims, du 4 septembre 1914 au 10 juillet 1938. Idéologie, controverses et pragmatisme*, thèse doctorale, université de Reims Champagne-Ardenne, 2006.

## LES VISITES AUX RUINES : LA NAISSANCE D'UN TOURISME DE GUERRE ?

Dans la France d'après-guerre, le sort des ruines n'est pas scellé en pratique : comment rebâtir en gardant le souvenir des ruines ? La « mobilisation des ruines » continue, notamment pour justifier l'attitude intransigeante de la France lors des traités de Versailles en 1919. Au traitement futur des 644 édifices classés au patrimoine national recensés s'ajoute celui de l'immobilier privé : dans le Nord et le Pas-de-Calais, c'est respectivement 24 et 28 % des villages qui sont entièrement détruits ! Les ruines, désormais honorées et héroïsées, exercent une véritable fascination : aux cérémonies de remise de la Légion d'honneur ou de la Croix de guerre à des villes et villages succèdent d'autres citations militaires, près de 3 000 en tout de 1919 à 1932. Les ruines y sont considérées comme de véritables anciens combattants.

La reconnaissance des ruines dans la société d'après-guerre se nourrit de l'affirmation précoce d'un tourisme de guerre qui draine touristes et pèlerins : le phénomène trouve ses racines au XIX<sup>e</sup> siècle où les champs de bataille sont déjà intensément fréquentés. La mise en valeur des ruines et des paysages dévastés passe par l'aménagement d'itinéraires, le développement d'infrastructures, l'organisation de voyages et de visites guidées, l'édition de guides illustrés. Le développement du chemin de fer permet d'alimenter ces « routes de guerre » particulièrement prisées. La vente de morceaux de ruines alimente un commerce du souvenir.

Dans l'entre-deux-guerres, les ruines sont le lieu d'élaboration d'un discours écrit et imagé sur la guerre qui se manifeste dans des pratiques religio-touristico-patriotiques d'un genre nouveau. Peu coûteuses, immédiatement disponibles, les ruines sont le lieu privilégié des politiques de mémoire d'après-guerre. Mais force est de constater qu'à long terme, les monuments aux morts érigés à la même époque cristallisent davantage les mémoires de la guerre. L'effacement des ruines semble alors inéluctable.

Il faut attendre la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour que les ruines de guerre gagnent une nouvelle valeur de nature patrimoniale. Cette réappropriation tardive fait des ruines des ressources économiques de première importance pour le développement local. Cette patrimonialisation peut donner naissance à des « paysages de guerre » de grande étendue mais fragiles, à cause de l'usage touristique intensif, comme le Chemin des Dames ou Verdun. *A contrario*, l'absence de patrimonialisation cache un désir d'effacement ou d'oubli de la tragédie guerrière qui est peut-être un autre mode de résilience.<sup>9</sup>

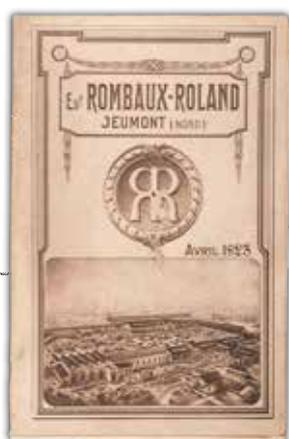
**Stéphane Michonneau**

# Le fonds d'archives de la société Gaudier- Rembaux

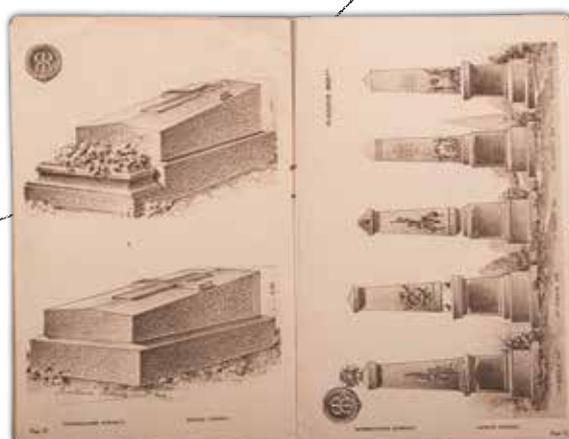
un aperçu du commerce  
de l'art commémoratif  
d'après-guerre



**Catalogue Gaudier-Rembaux :  
poilu avec drapeau (Aulnoye,  
Nord), 1920, collection Historial  
de la Grande Guerre**



**Catalogue Rombaux-Roland : 5 obélisques (Jeumont, Nord), Avril 1923,  
collection Historial de la Grande Guerre**



**Esquisse du fonds Gaudier-Rembaux : monument aux morts de Miraumont (Somme), 28/1/26, collection Historial de la Grande Guerre**



La loi du 25 août 1919 permit aux communes de bénéficier de subventions de l'État pour ériger un monument aux morts. Les grandes villes avec leur comité firent plutôt appel à des sculpteurs pour une œuvre originale. Les petites communes eurent recours à des artisans locaux ou à des sociétés spécialisées, afin de pouvoir rapidement rendre un hommage public à tous leurs « Enfants morts pour la Patrie ».

Une fois défini le principe du monument -stèle ou obélisque, colonne, piédestal- c'est par le biais des catalogues d'art commémoratif que se répandit la statuaire stéréotypée à caractère patriotique, héroïque, mettant en valeur la victoire plutôt que la paix.

La concurrence entre les entreprises est forte, comme en témoignent les documents publicitaires. La société Gaudier-Rembaux, créée en 1870 à Aulnoye (Nord), et reconstruite après 1918, connaît un succès considérable. Les pièces d'archives conservées à l'Historial de la Grande Guerre traduisent un sens très moderne de la publicité usant d'arguments forts : granits véritables de ses propres carrières (Belgique, Vosges, Bretagne), usine de 150 ouvriers, devis gratuits, conseillers de vente se déplaçant à la demande, possibilité de remettre les plans à un entrepreneur local, envoi par trains dans des délais courts... Cette efficace persuasion est assortie d'un catalogue illustré publié en 1920, avec tarifs détaillés, présentant plusieurs sculptures en bronze ou en pierre, selon des modèles. Le poilu est récurrent : sa représentation réaliste, à l'assaut ou triomphaliste, ou bien mourant, peut être complétée par une allégorie de la victoire.

Le répertoire offre la possibilité d'agencer jusqu'à 168 produits différents. Les prix moyens sont d'environ 6 000 F pour une composition classique et sobre, mais en 1920, un monument surmonté d'une « statue du poilu avec drapeau et branche d'olivier en bronze, grandeur naturelle » s'élève à la somme de 25 775 F (n° 2020 du catalogue), avec piédestal et assise. Le prix d'un « coq gaulois chantant » à poser sur un obélisque est de 7 235 F, somme importante pour un village qui faute d'une souscription assez élevée devra contracter un emprunt. Les accessoires en bronze proviennent de Jean Rabiant, fondeur spécialisé en palmes, couronnes, croix de guerre, avec qui Gaudier-Rembaux traite.

Les demandes d'étude auprès de cette société viennent de toute la France, y compris de la Réunion, la Guyane, et amènent l'établissement à fournir des esquisses avec détails des assises, afin que le marbrier puisse installer l'ensemble sur place. Les courriers de certains maires font état, après un dernier ajout de la liste définitive des noms à inscrire sur les plaques, et insistent sur la date de livraison. La consécration de Gaudier-Rembaux a été concrétisée par le monument de sa propre commune, surmonté d'un soldat couronné par une victoire et inauguré de façon mémorable le 1<sup>er</sup> octobre 1921. Un total de 67 monuments aux morts est recensé au nom de cette société, avec une dominante d'obélisques et de soldats, nombre auquel il conviendrait d'ajouter les innombrables éléments vendus au détail.

En cette période faste de 1918-1923, la concurrence est rude : d'autres entreprises d'envergure nationale proposent aussi des modèles standards, avec variantes d'agencement. La société Rombaux-Roland (de Jeumont, Nord) proclame être la spécialiste des monuments « non construits en série ». Pourtant, ses soldats y sont très proches de ceux sculptés par Durenne, qui dispose du même poilu mourant de Déchin, ou celui brandissant une couronne de lauriers, par Benet.

Les Marbreries générales, Gourdon, Val d'Osne, sont autant d'entreprises concurrentes usant des mêmes méthodes de promotion, proposant les mêmes productions réalistes interchangeables. Le catalogue des Marbreries générales condamne vivement les sculpteurs qui « bâclent une statue très chère » pouvant ressembler au « difforme Balzac » de Rodin, ou les « monuments grotesques qui causent le désespoir de tous les habitants et la risée des étrangers ». Eux aussi revendiquent des tarifs inférieurs à tous, un nombre d'ouvriers spécialisés élevé (900) et des modèles exécutés à Paris, prêts à être posés par n'importe quel maçon. Un feuillet joint, issu du Ministère de l'Intérieur et adressé aux préfets, précise que les mairies sont dispensées de la procédure d'adjudication et qu'une simple traite de gré à gré suffit pour passer commande. Non sans alerter sur le fait que les prix vont augmenter et que la subvention de l'État est un mauvais calcul, car les 20 % gagnés ne peuvent compenser une perte de temps....

Cette production foisonnante et répétitive de l'industrie funéraire reste néanmoins l'expression d'une société affrontant un deuil de masse à travers des réalisations consensuelles. L'innovation plastique ne pouvait être ressentie comme aussi rassurante et populaire, voire consolatrice, que ces effigies trop souvent banales et d'un académisme « pompier » parfois trop démonstratif. Car voir le « soldat vainqueur » permettait d'identifier un mort et de l'idéaliser pour que le souvenir demeure de façon pérenne. Notre époque y voit des témoins de la violence de cette guerre et le culte de héros disparus dont le nom est individuellement gravé à jamais.

**Marie-Pascale Prévost-Bault**

# La place du monument aux morts

LES MONUMENTS, DEPUIS LEUR ÉDIFICATION AUX ENVIRONS DE 1919 POUR LES PLUS ANCIENS, ONT TRAVERSÉ DE NOMBREUSES PÉRIPÉTIES, DE LA DESTRUCTION À LA MUTILATION LORS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN PASSANT PAR LE DÉPLACEMENT, AUJOURD’HUI ENCORE. TROIS ASPECTS MAJEURS SEMBLent INTÉRESSANTS À DÉVELOPPER.

## **DÉGRADATIONS, PROBLÈMES DE VOIRIE ET ÉVOLUTION ADMINISTRATIVE DES VILLES**

Certains monuments se sont dégradés au fil du temps ; les édiles en ont alors érigé de nouveaux, plus modernes (stèles) ou en ont rebâti à l'identique de l'ancien (Caissargues, dans le Gard), en y ajoutant quelques éléments plus contemporains, comme la colombe (symbole de paix).

Les monuments aux morts sont rarement protégés. Pour les communes, ils ne sont que des éléments du paysage urbain. Selon leurs besoins urbanistiques, elles les déplacent : en 2011, le monument de Dampierre-les-Bois, dans le Doubs, fut déplacé de quelques mètres jusqu'au square de l'Europe ; en 2013, ce fut celui de Maroilles (59), réinstallé ailleurs lors du réaménagement de la circulation ou celui de Liévin (62).

Il arrive que des communes démantèlent leur monument, n'en gardant que quelques éléments significatifs (le Poilu, une ou plusieurs statues) et le réinstallent dans un « Jardin du Souvenir » où sont regroupés tous les monuments commémorant les guerres précédentes et suivantes comme à Besançon (25). Initialement implanté sur le site de la gare et inauguré le 30 novembre 1924, ce monument a été sérieusement endommagé lors du bombardement du 16 juillet 1943 – il a été restauré par la suite. À la fin de l'année 2012, avec l'arrivée programmée du tramway et le réaménagement complet du parvis de la gare, cet imposant monument de 16 m de haut a dû être déplacé. À cette occasion, l'urne qui le surmontait a été ouverte et le parchemin, qu'elle contenait, transféré aux archives municipales. Trois éléments de l'ancien monument ont alors été installés sur l'esplanade des Glacis (les deux poilus et la femme avec enfant). Les noms des soldats tués lors des deux guerres mondiales composent autant de silhouettes gardiennes des lieux. Des stèles de granit gris supportent les patronymes des morts en Indochine et en Afrique du Nord. Une statue, « L'homme et l'Enfant », garde l'entrée. On trouve d'autres exemples à Saint-Amand-les-Eaux (59) ou à Vieux-Condé (59).

L'évolution administrative des villes (regroupement de communes) peut également entraîner des déplacements surprenants. Un exemple type de la répercussion du regroupement de communes est celui de Saint-Malo (35). Le hasard de nos voyages a fait que nous avons relevé les monuments aux morts des communes de Saint-Malo, Paramé, Saint-Servan avant 2017 et chaque commune avait son monument situé sur l'espace public. Un voyage plus récent en 2018 m'a conduit à Saint-Malo pour revoir ce monument et ai pu ainsi compléter la fiche.

Ma surprise fut grande de constater sa disparition de l'endroit initial, ne subsistent que les plaques concernant la seconde guerre mondiale. Après renseignements auprès de l'Office de Tourisme, il s'est avéré que le monument avait été transféré en un autre lieu regroupant également les monuments de Paramé et Saint-Servan. Ré-inauguré le 14 juillet 2017 dans le cadre du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fusion des 3 villes (Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé) par le maire de Saint-Malo, Claude Renoult. Nous n'avons pas connaissance à ce jour d'autres initiatives semblables, mais il y aurait une enquête à faire.

### **IMPORTANCE LORS D'ÉVÉNEMENTS MÉMORIAUX, SPÉCIFIQUES ET TRAGIQUES PLUS PARTICULIÈREMENT DANS LES VILLAGES**

La plupart du temps les communes organisent des ré-inaugurations après le déplacement [1995 : Coupelle-Vieille (62) ; 2017 : Bassan (34) ; 2014 : Grez-en-Bouère (53)], la rénovation de leurs monuments (2010 : Arfeuille-Châtain (23) ; 2013 : Biot (06) ; 2017 : Affoux (69) ; 2018 : Avrecourt (52) ; 2019 : Chamant (60) une des premières communes à bénéficier du dispositif Devoir de mémoire porté par la région Hauts-de-France ; 2019 : Issoudun ré-inauguré en présence de la petite-fille du sculpteur Ernest Nivet ou le remplacement à Barr (67), monument détruit par l'occupant en 1940, remplacé en 1946 et ré-inauguré en 1953 ; Bathélemont-lès-Bauzumont (54) dynamité par les Allemands, reconstruit en 1955, déplacé et ré-inauguré en 1977.

Chaque année au 11 novembre, le monument est le lieu de rassemblement. Il est souvent l'occasion de célébrer la mémoire des enfants du village, mais il peut être aussi l'occasion de célébrations plus spécifiques : ajout de noms de morts de la guerre 1914-1918 oubliés à l'édification, ajout des morts récents dans les guerres contemporaines (OPEX), mais aussi suite à des événements tragiques comme les attentats (Hommage à Charlie Hebdo - Monument aux morts de Menglon (26) Janvier 2015 ; Belvézer, 11 novembre 2018)

### **CONSTRUCTION CONTEMPORAINE**

Le monument aux morts reste un lieu important aujourd'hui encore, lorsque l'on constate que des monuments sont encore construits bien après la guerre. Un regain de construction a bien sûr accompagné les célébrations du centenaire, en particulier dans les communes qui ne possédaient qu'une plaque commémorative dans le cimetière ou dans l'église « faisant office de » [Beaucens (Hautes-Pyrénées), 2009 ; Illier-et-Laramade (Ariège), août 2011 ; Dehéries (Nord), mai 2016].

Symbole fort, le monument aux morts demeure, dans les villes et villages de France, le témoin de la mémoire nationale et un lieu traditionnel de rassemblement.

**Martine Aubry**



**Monument aux Morts  
de Saint-Amand-les-Eaux**

# aujourd'hui et demain

# Les supports qui contribuent à construire la mémoire

## l'exemple de l'application Ici-Avant



La mémoire humaine est indispensable à notre capacité d'enregistrer, conserver et rappeler des informations». La mémoire est comme un ordinateur : nous encodons, stockons, nous rappelons. La *Mémoire-S* nous permet d'avoir une identité, de nous exprimer, de savoir, d'apprendre, de réfléchir – voire de nous projeter dans l'avenir mais également dans le passé. Notre mémoire qu'elle soit à court, moyen, long terme, immédiate, liée à nos cinq sens ou à des faits passés, présents ou futurs, peut être également photographique. Nous avons tous un devoir de mémoire : Histoire et Mémoire sont liés. D'ailleurs les Grecs ne considéraient-ils pas *Mnemosyné* comme la mémoire divinisée et n'était-elle pas la mère des neuf Muses, dont Clio la Muse de l'Histoire !

La mémoire visuelle ou photographique, est un des supports qu'utilise l'application *Ici-Avant, Voyage dans le temps* que la société Devocité<sup>9</sup> a développé avec Christine Aubry, ingénieur de recherche<sup>10</sup>.

Avec cette application, nous avons souhaité porter une « expérience » sensorielle de voyage dans le temps par l'immersion en réalité augmentée sur une base d'archives photographiques 2D permettant de visualiser *in situ* les documents anciens en position du photographe de l'époque, ce qui peut fasciner. L'expérience combine donc l'authenticité historique des archives documentaires (non-fiction), avec le repositionnement géographique (géolocalisation) des images en temps réel dans la ville au présent, *via* l'écran du mobile. L'expérience *in situ* procure une sensation très différente de la consultation des images d'archives en dehors de leur contexte géographique.

<sup>9</sup> «Devocite», Arnaud Waels, gérant et Mathieu Virbel, développeur - <http://devocite.com>

<sup>10</sup> IRHIS – UMR 8529 (ULille, CNRS) [[christine.aubry@univ-lille.fr](mailto:christine.aubry@univ-lille.fr)]

Le but est de placer automatiquement en temps réel les images sur l'écran du mobile, qui agit comme une fenêtre sur le passé, pouvant engendrer plusieurs réactions cognitives :

- le cerveau se met à chercher les traces du passé dans le présent ;
- s'exprime un intérêt, voire une compassion, pour les personnes photographiées.

Il devient difficile de s'empêcher de se projeter soi-même dans cette époque. Et c'est à ce moment-là que la curiosité opère...

La région des Hauts-de-France a été le théâtre d'intenses combats pendant la Première Guerre mondiale. La mémoire des centaines de milliers de combattants tombés à cette occasion est aujourd'hui entretenue et maintenue vivante grâce à une politique dynamique de tourisme de mémoire, autour des grands sites de combats, tels Vimy, Thiepval ou Notre-Dame-de-Lorette<sup>11</sup>.

En dépit de la multiplicité des initiatives et du succès croissant du tourisme qui en découle, une partie importante de la mémoire de la guerre reste encore dans l'ombre et les mémoires urbaines de la guerre passent au second plan puisque les traces ne sont apparemment plus visibles aujourd'hui.

Si notre projet a démarré, en 2019, sur les traces de la Grande Guerre dans les villes de Lille-Roubaix-Tourcoing, nous ne voulons pas, bien entendu, nous arrêter à cette période et souhaitons montrer les évolutions de ces villes – voire d'autres de la Métropole Européenne de Lille ou hors de ce périmètre – à travers les âges en ayant par exemple recours aux sources archéologiques...

L'outil permet d'établir son propre circuit de visite à l'aide d'un plan interactif prenant en compte le temps disponible du visiteur et les thématiques qui l'intéressent en priorité. Le visiteur accède à des sources primaires constituées d'images d'archives (photographies, cartes postales, extraits de journaux, etc.).

Au-delà des images fournies instantanément, il accède à un bref commentaire – voire à un commentaire plus élaboré – à des hyperliens lui permettant d'élargir ses connaissances.

Le dispositif très léger permet une totale autonomie et une liberté pour l'utilisateur. L'idée est d'éveiller sa curiosité et de l'amener à élargir son cercle de pérégrinations habituelles et ainsi lui faire prendre conscience du passé de la ville qu'il visite ou habite. Les enseignants des écoles, collèges et lycées de l'agglomération peuvent, par l'application, éveiller les enfants et jeunes à l'histoire et/ou au patrimoine de leur ville.

L'application *Ici-Avant, Voyage dans le temps* propose de compléter cette expérience sensorielle de voyage dans le temps d'un autre style avec un *full web* (en cours de réalisation) proposant des bonus ne pouvant être mis sur l'application pour ne pas l'alourdir (films, images aériennes, etc.) et en le rendant collaboratif et participatif.

Labellisée par la Mission du Centenaire, elle se veut complémentaire de toutes approches et souhaite s'insérer naturellement dans les itinéraires de visites régionales, en ajoutant la dimension de la mémoire urbaine. Elle veut s'articuler étroitement à des applications et des sites internet existants afin de créer une synergie bénéfique à tous. Cette complémentarité peut jouer dans les deux sens : la découverte du passé de la ville à toute période par l'application peut amener des personnes jusque-là indifférentes ou inconscientes de ce passé à en prendre conscience et à développer une appétence nouvelle pour la visite des sites régionaux. Inversement, les publics déjà avertis et intéressés par la mémoire de la Grande Guerre ou tout autre thème/période, seront certainement ravis de découvrir une autre facette de cette histoire. Les modalités très souples de l'application permettent également cette complémentarité, puisque les utilisateurs pourront moduler leur visite à leur gré, sans avoir à se soucier d'horaires d'ouverture ou d'accès particulier. Nous ne voulons pas être concurrents mais au contraire complémentaires avec les sites existants.

<sup>11</sup> voir [cheminsdememoire-nordpasdecalais.fr](http://cheminsdememoire-nordpasdecalais.fr) ; [nordpasdecalaispicardie.fr/hauts-de-france-terres-de-memoire/](http://nordpasdecalaispicardie.fr/hauts-de-france-terres-de-memoire/)

**Christine Aubry**



Téléchargez l'application  
**Ici-Avant sur l'AppStore**



Téléchargez l'application  
**Ici-Avant sur GooglePlay**

### Coordination

**Hervé François**, Directeur, Historial de la Grande Guerre

**Marie Delamaere**, chargée de la muséographie, Historial de la Grande Guerre

### Comité scientifique

**Christine Aubry**, ingénieur de recherche, IRHiS-UMR 8529, Université de Lille

**Martine Aubry**, ingénieur de recherche IRHiS-UMR 8529, Université de Lille

**Olivier Dhilly**, professeur agrégé de philosophie, auteur et conférencier

**Elisa Marcobelli**, historienne, post-doctorante, Université-Picardie-Jules-Verne

**Stéphane Michonneau**, historien, professeur des universités, IRHiS-UMR 8529, Université de Lille

**Christine Moroni**, neuropsychologue et professeure des universités ULR 4072 - Laboratoire PSITEC, Université de Lille

**Philippe Nivet**, historien, professeur des universités, CHSSC - UR 4289, Université-Picardie-Jules-Verne

**Marie-Pascale Prévost-Bault**, conservatrice en chef de l'Historial de la Grande Guerre

Intervention exceptionnelle pour la publication : **Sophie Delaporte**, Université-Picardie-Jules-Verne

### Iconographie

**Christine Cazé**, chargée de la valorisation des collections, Historial de la Grande Guerre

**Aurélien Roger**, assistant multimédia et audiovisuel, Historial de la Grande Guerre

### Graphisme

**Studio oKoWoKo**

### Impression

**Nord'Imprim**

### Exposition

**Dany Gandon et Jean-Christophe Ponce**, Atelier Scenorama, scénographie

**Marie et Thom Balmer**, Guerillagrafik, graphisme

### Partenaires

**DPMA - Direction des Patrimoines, de la Mémoire et des Archives, Ministère des Armées**

**Conseil départemental de la Somme**

**Observatoire B2V des mémoires**

### Crédits photographiques

Historial de la Grande Guerre, **Aurélien Roger et Yazid Medmoun**

**Ville de Lille**

**Velvet - CC BY-SA 3.0**

### Remerciements

**Christophe Thomas**